

# *Libretto*



*À Boris Hoffmann*



JACK LONDON

# CARNET DU TRIMARD

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par JACQUES TOURNIER

Préface de  
JENNIFER LESIEUR

*libretto*

Titre original:  
*The Tramp Diary*

© Éditions Tallandier, Paris, 2007.

ISBN: 978-2-36914-819-7

## NOTE DU TRADUCTEUR

Ce *Carnet du trimard* n'aurait jamais dû être publié. Y avoir accès est un privilège. En prenant hâtivement ces notes sur le petit carnet que lui laisse son ami Frank (et dans quelles conditions parfois, peut-être « à califourchon sur les barres d'attelage »), Jack London ne pense jamais à un lecteur éventuel. Il accumule pour lui un très important matériau qu'il exploitera plus tard, en grand écrivain, dans plusieurs de ses textes, notamment dans *La Route*. Le traducteur par contre, dont le rôle est d'être un passeur, doit constamment penser à ce lecteur éventuel et éclairer pour lui ce qui pour London va de soi. Et d'abord l'argot des trimardeurs : s'ils s'accrochent à un train ils *brûlent le dur*, si le garde-frein les tire de leur cachette, il les *jette au fossé*, cette cachette, appelée *the blind*, étant un fourgon aveugle, c'est-à-dire un fourgon postal qui n'a qu'une porte à son extrémité. Il y a d'autres passages qui demandent une explication plus précise. Quand London écrit : *I took an orange train*, le lecteur a besoin de savoir qu'il s'agit d'un train spécial transportant des oranges de Californie, d'où le wagon frigorifique dont il

sera question plus tard. On trouvera en cours de traduction d'autres «éclaircissements» de cet ordre, limités à l'essentiel. «Trahisons» avouées, nécessaires, auxquelles s'ajoute le choix du présent pour rendre plus vivant encore ce texte qui a plus de cent ans, sans rien lui enlever du caractère brut et secret que London lui a donné, et privilégier jusqu'au bout l'impression singulière de pénétrer par effraction dans les replis de sa mémoire.

JACQUES TOURNIER

## PRÉFACE<sup>1</sup>

Pour se lancer dans la recherche d'inédits de Jack London, il faut de solides chaussures et un bon crédit téléphonique. En janvier 2007, j'étais à San Francisco, prête à partir en pèlerinage à Glen Ellen, dans la vallée de Sonoma, terre du ranch dans lequel London a passé les onze dernières années de sa courte vie. Autrefois nommé avec amour «Beauty Ranch», formellement rebaptisé «Jack London State Historic Park», l'endroit est la propriété de Milo Shepard, arrière-petit-neveu et exécuteur testamentaire de l'auteur. M. Shepard, âgé de quatre-vingt-deux ans, est à la fois fermier et éditeur : il a notamment participé à la publication de la correspondance de Jack London. Sûrement saura-t-il s'il reste des textes introuvables, des lettres égarées, des calepins oubliés... Souffrant, M. Shepard n'a pas pu me recevoir, mais il a eu la gentillesse de m'appeler, et notre conversation m'a mise sur la piste de ce journal de

1. Jennifer Lesieur a écrit la première biographie de Jack London en français (Libretto).

jeunesse, ce *Tramp Diary*, journal d'un chemineau, que nous avons choisi de traduire par *Carnet du trimard*.

Tout l'œuvre de London, mort en 1916, est tombé dans le domaine public, m'a-t-il confirmé. En ce qui concerne les inédits, l'éditeur Francis Lacassin a tant défriché dans les années 1970 que, grâce à lui, les lecteurs français ont accès à des textes dont même les Américains ne disposent plus ! « Regardez, conseille-t-il, du côté des notes personnelles, à défaut de journaux intimes... Et appelez de ma part Sue Hodson, la conservatrice des archives London à la Huntington Library, elle saura vous guider. »

Trois mois plus tard, me voilà sur les routes interminables de Los Angeles, direction San Marino, où se trouve la Henry H. Huntington Library, nichée dans un exceptionnel jardin botanique. Sur le formulaire d'accréditation, j'inscris le but principal de mon petit déplacement de 10 000 kilomètres : un journal de voyage, que Jack London a tenu sur le chemin du retour qui le ramenait du Klondike, lors de la grande ruée vers l'or de 1897. Sue Hodson facilite pour moi les démarches kafkaïennes nécessaires à l'accès aux précieux manuscrits. Je feuillette divers papiers personnels et les fragiles feuillets écrits au crayon, où London parle essentiellement de chasse et de pêche, de moustiques et d'aurores flamboyantes, de tribus indiennes plus ou moins hospitalières... Des cartes postales amusantes pour la couleur locale, mais pas de quoi annoncer le futur auteur de *L'Appel sauvage*. Revenue à Paris, je suis un peu dépitée. C'est alors que je reçois un mot de l'Antiquarian Bookseller's Association of America, contactée le mois précédent : un collectionneur de Chicago possède un exemplaire unique d'une revue rare, *The Palimpsest*, entièrement dédié à un inédit, un autre journal que London a tenu pendant son voyage à travers les États-Unis en 1894, d'abord avec l'armée de chômeurs du général Kelly, puis tout seul, en vagabond.

Une fois l'exemplaire en main, la première lecture me déçoit. Jack a faim, Jack a froid, Jack a mal aux pieds... Cet autre journal, dont seule une poignée d'archivistes connaissait l'existence, ressemble un peu aux notes du Klondike. Et puis, çà et là, des notations plus intéressantes sur ses rencontres, ses pépins, l'amorce d'une réflexion politique... Il m'a fallu m'y reprendre à deux fois pour comprendre que nous avions mis la main sur un trésor : le premier écrit de Jack London, la matrice de tout son œuvre à venir. Le futur écrivain n'a pas dix-huit ans, pas même encore imaginé qu'il consacrerait sa vie à la littérature et tout est déjà là, une œuvre en devenir. Je croyais lire les notes d'un gamin qui saute dans les trains pour goûter au grand frisson de l'aventure, je découvre le bouillonnement inconscient d'un écrivain qui sait déjà raconter des histoires comme personne.

Quand il commence ce journal, le 6 avril 1894, Jack London a dix-huit ans et il a déjà beaucoup vécu. Son enfance à elle seule pousserait n'importe quel garçon affamé de vie vers la révolte. Il est le fils illégitime d'une spirite un peu fêlée, Flora Wellmann, et d'un astrologue instable, William Chaney, qui abandonne sa femme lorsqu'elle lui apprend sa grossesse. Il ne reconnaîtra jamais l'enfant, né le 12 janvier 1876 à San Francisco et néanmoins nommé John Griffith Chaney. Flora, qui considère ce bébé comme sa « marque d'infamie », le confie à une nourrice noire, Jennie Prentiss. Puis elle se remarie avec un vétéran de la guerre de Sécession, John London, au cœur généreux et à la santé fragile, qui donne son patronyme à l'enfant, bientôt rebaptisé Jack pour éviter les confusions. La classe ouvrière natale détermine le reste. Les premières années se passent à déménager d'un ranch à l'autre, à cumuler les petits boulots avant et après l'école. Plus tard, London dira qu'il n'a jamais eu

d'enfance. Il grappille des instants de bonheur en naviguant dans la baie de San Francisco sur son petit sloop et en dévorant les rares livres qui lui tombent sous la main. Jusqu'au miracle de ses dix ans : la bibliothécaire d'Oakland le prend sous son aile et le guide parmi les rayonnages. Il inscrit tous les membres de sa famille à la bibliothèque pour pouvoir y emprunter plus de livres.

À quatorze ans, son certificat d'études ne lui ouvre que les portes de l'usine. Il s'abrutit dans une conserverie, treize heures par jour, six jours sur sept, pour une misérable poignée de pièces qui atterrit dans la main de sa mère. Si rester honnête rapporte si peu, autant devenir pirate ! À quinze ans, il achète son premier bateau, le *Razzle-Dazzle*, et s'engage parmi les pilleurs d'huîtres de la baie. Pour être des leurs, il vole la nuit, entend les balles des gardiens siffler à ses oreilles, dort à bord de son bateau et avale en grimaçant des litres de mauvais whisky. On l'intronise « prince des pilleurs d'huîtres ». Déjà alcoolique, déjà déprimé, il veut échapper à la routine d'Oakland. À dix-sept ans, il embarque comme mousse à bord du *Sophia-Sutherland*, une goélette en partance pour la chasse aux phoques dans les mers du Japon. Grisé de haute mer et d'air salin, il devient un autre homme, lit *Moby Dick* sur sa couchette, joue des poings avec les marins plus âgés et touche au sublime lorsqu'on lui permet de diriger seul le *Sophia-Sutherland* à travers un typhon ; son moment de gloire lui fournira le sujet de sa première histoire, l'année suivante, avec laquelle il remportera un concours. De retour sur terre, après sept mois en mer, seule l'impasse l'attend. Plein de bonne volonté et adepte du mythe du *self-made-man*, il songe à devenir électricien et se retrouve à pelleter du charbon, remplaçant deux hommes pour un seul salaire. Jack London tombe alors sur un article de journal évoquant le départ de la branche locale d'une grande marche protestataire, l'armée

industrielle de Jacob Coxey, en route vers Washington. Il saute sur l'occasion pour prendre la tangente, voir du pays et brûler ses semelles plutôt que sa jeunesse. Cette fuite vers l'aventure est une décision capitale. Six mois sur la route vont révéler Jack London à lui-même, aiguïser son œil et sa pensée. Il en sortira socialiste, humaniste et conteur hors pair, trois composantes fondamentales de sa vie et de son œuvre d'écrivain.

Les États-Unis qu'il traverse dans ces pages subissent leur première crise économique, un 1929 avant l'heure. Ces faillites ont provoqué le licenciement de près de trois millions d'hommes. À la Maison-Blanche, Grover Cleveland, président démocrate, laisse le soin de régler ces problèmes aux industriels. L'un d'entre eux, Jacob Coxey, de l'Ohio, a une idée pour employer ces millions de chômeurs : leur faire construire des routes à travers tout le pays. Un budget de 500 millions de dollars permettrait de payer décentement ces hommes, et même de leur offrir un jour de congé par semaine. Pour obtenir du Congrès les crédits nécessaires, Coxey monte une « armée industrielle », pacifiste, constituée de chômeurs. Parti de Massillon le 23 janvier 1894, il espère que d'autres armées le rallieront en chemin, pour arriver en grande pompe le 1<sup>er</sup> mai à Washington. Des branches solidaires se créent en Oregon, en Idaho, dans le Montana... Le jeune London s'apprête à partir avec la division de San Francisco, menée par Charles Kelly, un linotypiste de trente-deux ans autoproclamé « général » comme Coxey. La conscience politique de London est encore vague. L'armée de Kelly, il s'en fiche un peu, pourvu qu'elle lui permette de boulinguer et de voir de nouvelles têtes. Son ami d'enfance Frank Davis l'accompagne. Le matin du départ, le 6 avril, ils débouchent sur une place vide : les pressions des autorités ont forcé Kelly à quitter Oakland plus tôt que prévu. Qu'à cela ne tienne :

Jack connaît l'itinéraire. Il « brûlera le dur » – dans l'argot des vagabonds, il voyagera sans billet. « Je brûlais le dur parce que je ne pouvais faire autrement, parce que je ne possédais pas, dans mon gousset, le prix d'un billet de chemin de fer, parce qu'il me répugnait de moisir sur place, parce que, ma foi, tout simplement... cela me semblait plus facile que de m'abstenir<sup>1</sup>. »

L'aventure commence ! Les deux garçons sautent illégalement dans les trains en marche, au péril de leur vie. Des histoires effrayantes et bien réelles circulent sur les brûleurs de dur, tombés sur les rails, amputés des bras ou des jambes, voire assassinés par le personnel ferroviaire. La vie au grand air les fait mourir de chaud le jour et grelotter la nuit. Au bout d'une semaine, Davis s'effraie des risques que prend joyeusement son ami ; il abandonne le trimard et laisse Jack poursuivre seul. En cadeau d'adieu, il lègue à Jack un petit répertoire sur lequel il écrira son journal. Jack fait le lendemain la jonction avec le détachement de Reno de l'armée de Kelly le 17 avril, devant le monument Ames, dans les Rocheuses. Deux mille hommes s'y reposent. Tous différents, tous frères de misère. Médecins ou ouvriers, ils ressemblent à des clochards. Certains ont été brisés par la crise, d'autres par un accident de travail. Jack prend conscience de sa propre précarité. Il s'en souviendra pour créer le couple d'ouvriers de *La Vallée de la Lune* (1913), qui, acculé au chômage dans les villes, partira chercher une vie meilleure à la campagne.

L'armée de Kelly se remet en branle. Au début, les petites villes traversées font bon accueil à ces sans-abri tributaires de la charité. On se montre moins généreux dans les grandes

1. Sauf indication contraire, cette citation et les suivantes sont extraites de *La Route*, éditions Phébus, collection « Libretto ».

viles, et les habitants rechignent à donner l'aumône à mesure que l'armée progresse vers l'Est plus prospère. Les autorités veillent à ce que les trimardeurs ne s'attardent pas sur place ; on les parque dans des granges, à l'extérieur de la ville. À Des Moines, le 30 avril, les chemins de fer refusent à nouveau de les convoier gratuitement. Ils décident donc de construire des bateaux pour naviguer le long de la rivière jusqu'au Mississippi. Dans son carnet, London se réjouit de ce retour à son élément. Au point d'en abuser un peu. Avec d'autres rebelles, ils s'amusent à faire la course, se servent copieusement dans le ravitaillement, révoquent leur capitaine et créent leur propre compagnie.

Hormis ce moment bravache, la marche de Kelly promet plus d'embûches que d'aventures pittoresques. Trouver un endroit au sec pour dormir et de quoi reprendre ses semelles relève de la gageure. La nourriture devient une obsession ; circuler en bande diminue les chances d'en recevoir. L'enthousiasme s'accommode mal de la faim. Les déserteurs se multiplient. Le 25 mai, à Hannibal (Missouri), Jack décide qu'il en a assez. Fatigué de piétiner, affamé et toujours un brin individualiste, il quitte l'armée pour continuer en cavalier seul. Il est redevenu un vrai vagabond, sans destination fixe.

Le 29 mai, il parvient à Chicago, où il récupère son courrier, un peu d'argent, joue les touristes et dort dans un lit, pour la première fois depuis deux mois, à l'Armée du Salut. Il traverse le lac Michigan jusqu'à Saint Joseph pour rendre visite à sa tante Mary Everhard, qui le reçoit à bras ouverts. Ravi de son séjour, il donnera le nom de l'un de ses cousins, Ernest Everhard, au héros de son roman politique *Le Talon de fer* (1908). Les carnets du trimard s'arrêtent ici. La suite relève de la biographie.